

## Discours de M. Georges Jacques, professeur à l'UC de Louvain

Monsieur le Recteur,  
Chers collègues,  
Chers amis,

Mes premiers contacts avec la Pologne remontent à 1963, lors d'un voyage organisé dont le but se situait beaucoup plus à l'est, mais qui m'a permis de faire étape à Poznań et à Varsovie, où la plus grande part de la vieille ville, autour du Rynek, avait déjà été reconstruite, sauf que l'emplacement du Château royal n'était qu'un terrain vague et que beaucoup d'immeubles du centre ne dépassaient pas la hauteur du premier étage. Le courage polonais ne pouvait que frapper un touriste venu de l'ouest.

Mais c'est en 1978 que je fis mon premier séjour à Lublin dans le cadre des accords entre la KUL et l'UCL qui permit la visite de professeurs et lecteurs belges et aussi des séjours en Belgique d'une durée de six mois pour des étudiants polonais romanistes de troisième année. Faut-il dire que Lublin était à l'époque infiniment moins agréable que maintenant ? Néanmoins l'accueil des collègues polonais était déjà exemplaire malgré les difficultés de l'heure et les étudiants eux-mêmes faisaient tout pour que les professeurs invités ne se sentent pas isolés.

1980 fut une expérience que je qualifierais presque d'historique. En effet, entre un premier séjour en mai et un second en octobre, des événements de première importance s'étaient déroulés grâce notamment au courage que le pape Jean-Paul II avait insufflé à ses compatriotes. Il y avait alors, au premier étage de l'hôtel Unia Orbis proche de la KUL, un café très fréquenté où, en mai, on chuchotait fort prudemment pour exprimer ses opinions, alors qu'en octobre on n'hésitait pas à les défendre bruyamment. C'était aussi l'année du concours Chopin au cours duquel la pianiste Martha Argerich quitta le jury qui avait éliminé le Serbe Ivo Pogorelich ; mais c'est encore une fois grâce à la gentillesse d'une assistante, qui m'avait prêté son poste de radio, que je pus suivre une bonne partie du concours. Des jours moins agréables se profilaient toutefois à l'horizon. La pénurie augmentait et déjà Mme Sekrecka, qui avait précédé Mme Barańska et puis M. Pilorz à la tête de la section, me faisait manger avec les professeurs prêtres, de peur que ma famille ne me trouve amaigri à mon retour en Belgique.

Commença alors une longue traversée du désert qui coïncida avec la proclamation de l'état de guerre. C'est ainsi que deux étudiants se retrouvèrent bloqués à Louvain-la-Neuve, notre recteur de l'époque hésitant à les renvoyer immédiatement en Pologne. Je les avais déjà connus comme étudiants à la KUL et je les retrouvais donc à l'UCL. Ce fut le début d'une longue amitié qui dure toujours avec Paweł Matyaszewski, vrai Lublinois qui deviendra plus tard chef de la section, et avec une autre étudiante de la région d'Opole, qui resta en Belgique pour y avoir découvert l'amour et acheva ses études chez nous. Elle s'est bien gardée d'oublier son pays et nous avons bu le champagne ensemble le jour de l'entrée de la Pologne dans l'Union Européenne.

Enfin, dans les années quatre-vingt-dix, un climat favorable aux échanges s'est rétabli et après un double passage par Gdańsk, j'ai repris le rythme normal de mes séjours à Lublin qui se sont déroulés à peu près tous les deux ans. Voici, si je compte bien, mon onzième séjour.

Les cours que j'ai donnés à la KUL se répartissaient entre l'histoire de la littérature française et l'explication d'auteurs français des temps modernes, secteur que j'ai davantage développé parce que c'était l'orientation la plus neuve ici qui consistait à regarder les textes de très près en combinant plusieurs modes d'approche. Balzac, Flaubert, Zola furent les principaux auteurs abordés. Bien sûr, les étudiants sont presque les mêmes partout et ils accordent peut-être plus

d'attention à ce dont ils peuvent retirer un bénéfice immédiat plutôt qu'aux spéculations philosophiques et littéraires. La situation a son équivalent en Belgique depuis qu'un grand nombre de romanistes diplômés ne se consacrent plus à l'enseignement mais deviennent journalistes ou occupent des postes importants dans les organismes culturels. Mais ce qui m'étonnera toujours chez les étudiants polonais, c'est leur faculté d'apprentissage d'une langue étrangère difficile que les francophones eux-mêmes ne possèdent qu'au prix d'efforts importants.

Toutefois ce qui pour moi a le plus d'importance dans mes souvenirs de Lublin, ce sont les contacts avec les collègues, tant en linguistique qu'en littérature, y compris avec ceux qui partagent leurs fonctions entre les deux universités établies dans la ville. Je pense particulièrement à ceux qui furent étudiants en Belgique : Janusz, Witek, Szczepan, Edyta, Judyta, Urszula et Sebastian dont j'ai jadis partagé à Poczekajka des petits déjeuners aussi généreux qu'agréables, et bien sûr Paweł Matyaszewski, l'ami fidèle depuis bientôt quarante ans.

De longs contacts ne vont hélas pas sans séparations. Je ne suis pas près d'oublier M. Kwiatkowski, M. Hejno, et, tout récemment, Krzysztof Sobczyński que j'espérais revoir cette année.

Certains d'entre vous savent combien j'aime Varsovie, dont je puis presque dire qu'elle est ma ville, mais c'est à Lublin que se trouvent des gens que j'aime. Et si les contacts interuniversitaires créent des joies intellectuelles, celles-ci sont peu de choses à côté des joies du cœur. Et c'est pour cela avant tout que je veux vous remercier de m'honorer aujourd'hui.